

Philosophies de la nature, paysage et société

Entretien avec Bernard Feltz¹

*Nature, Landscape and Society Philosophies
Interview with Bernard Feltz*

J. Denef, M. Servais, S. Xanthoulis²

Bernard Feltz, philosophe et biologiste, a ouvert le séminaire « Qualité résidentielle, espaces ouverts et dynamiques de projet territorial » de la chaire CPDT par une conférence sur les rapports de l'homme à la nature et de l'homme au paysage. Les débats de la journée et les questions posées ont régulièrement fait écho à cette intervention. C'est à travers un entretien reprenant les éléments marquants de son exposé introductif que les auteurs ont choisi de réaliser la synthèse de la journée. Cette interview propose de remettre en perspective les grandes étapes historiques du rapport de l'homme à la nature et au paysage, et l'émergence des valeurs esthétiques et symboliques dans la considération de celui-ci dans nos pratiques d'aménageurs. L'article se terminera par une réflexion sur le rôle de l'expert.

Bernard Feltz, Philosopher and Biologist, opened the CPDT Chair's "The Territorial Project's Residential Quality, Open Spaces and Dynamics" conference with a lecture on man/nature and man/landscape relationships. The discussions during the day and the questions asked made regular reference to this speech. It is through an interview that includes the outstanding elements of his introductory address that the authors have chosen to summarise the day. This interview proposes to put the great historical stages of man/nature and man/landscape relationships into perspective, as well as the emergence of the aesthetic values and symbolic systems in the consideration thereof in our development practices. The article ends with some thoughts on the role of the expert.

Mots-clés : rapports homme-nature, paysage, esthétique, culture, modernité critique, expertise

Key words: man/nature relationships, landscape, aesthetics, culture, critical modernity, expertise

¹ Bernard Feltz, biologiste et philosophe de formation est professeur de philosophie des sciences de la vie à l'Institut Supérieur de Philosophie de l'UCL.

² Julie Denef et Sandrine Xanthoulis sont architectes et urbanistes. Marc Servais est géographe. Tous trois préparent une thèse de doctorat dans le cadre de la Chaire CPDT.

Bernard Feltz, vous avez introduit votre exposé en traçant l'historique des rapports de l'homme à la nature et ce depuis Descartes. Le rapport de l'homme à la nature n'a donc pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui ?

B. F. Le « respect » de la nature apparaît comme une redécouverte de l'écologie contemporaine. En effet, pour la science occidentale, la nature, inerte ou vivante, a toujours été un objet à maîtriser. La science vise une maîtrise intégrale de la nature au service de l'être humain. Dans cette perspective, seul l'être humain est digne de respect. L'Homme participe au monde des personnes, tandis que la nature participe au monde des choses et n'appelle aucun respect particulier.

Avant Descartes, avant l'émergence de ce qui caractérise la modernité, à savoir le primat de la subjectivité et la pensée scientifique, le rapport de l'homme à la nature s'inscrivait dans une vision aristotélicienne d'un monde habité par une finalité, qui au Moyen Age s'incarnait dans une divinité qui nous parlait à travers la nature. C'est bien sympathique mais ça mettait l'Homme dans une situation de dépendance et dans cette logique du mystère, l'être humain n'a pas droit à la parole. De ce point de vue, la pensée scientifique, si elle a désenchanté³ le monde, a aussi libéré l'homme : il est plus rassurant de savoir que l'orage est provoqué par un phénomène physique que par une quelconque divinité ; ou que la peste n'est pas un châtement de Dieu, mais le fruit d'un bacille contagieux.

La science, depuis Descartes, considère la nature – tout comme le corps humain – comme un objet. La nature n'est que matière. Et nous ne sommes pas sortis de cette vision des choses. Si, à ce rapport « chosifiant » à la nature vous ajoutez l'émergence de l'industrialisme et du rapport consumériste à la nature, vous arrivez, à la fin du XX^e ème, aux élevages intensifs, à l'agriculture intensive, aux OGMs... Les OGM sont l'archétype de ce rapport à la nature « désenchantée ». Regardez les généticiens et les biologistes, dans la recherche sur les OGM's, ils s'amuse avec les gènes comme des gosses avec des Legos !

Modernité et primat de la subjectivité

« Sur le plan philosophique, la modernité est la sortie du Moyen Age qui se caractérise par la prise de conscience progressive que l'être humain, par l'usage de la raison, est capable d'un accès au vrai, d'un accès au bien et d'une gestion juste de la cité. On parle dès lors du primat de la subjectivité en ce sens que l'humain, en tant qu'être rationnel, devient la référence ultime pour une conception du vrai, du bien et du juste universels. (...)

Cette conception de la culture est fondamentale pour comprendre notre société. En contexte moderne « orthodoxe », l'être humain, dans son autonomie, est la seule instance digne de respect. Toute autre instance est à mesurer à l'aune de l'humain. C'est ainsi qu'il faut comprendre le rapport cartésien à une nature objectivée. »⁴

Comment en est-on venu à considérer la nature avec respect ?

L'écologie contemporaine modifie le rapport à la nature dans un double sens, d'une part par la découverte du concept d'écosystème et d'autre part par la prise de conscience de la finitude des stocks. Le concept d'écosystème explicite les relations de dépendance entre les espèces et leur milieu et entre les espèces entre elles. L'écologie systémique permet donc de faire émerger une vision de l'homme interdépendant du reste de la nature : l'homme modifie la nature mais il en dépend également.

D'autre part, un des apports importants de l'écologie scientifique a été d'établir le caractère fini des stocks en amont comme en aval de l'activité humaine. Les possibilités de notre planète sont énormes mais pas infinies, que ce soit en termes d'énergie, de ressources naturelles ou d'espace. De même, la terre ne peut supporter à l'infini les conséquences de l'activité humaine : érosion de la biodiversité, qualité de l'eau, pollution, réchauffement climatique...

³ GAUCHET M., 1985, *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris.

⁴ FELTZ, B., 2006. « Paysage et philosophie : la construction de l'artificiel », in Vander Gucht, D. et Varone, F. (Eds). *Regards croisés sur le paysage, La lettre volée, Bruxelles*, p.29-30



La terre ne peut supporter à l'infini les conséquences de l'activité humaine : érosion de la biodiversité, qualité de l'eau, pollution, réchauffement climatique... Dépotoir clandestin à Bierset. Photo D. Costermans

L'écologie scientifique induit un nouveau rapport de l'homme à l'environnement. La nature doit être respectée, c'est-à-dire que l'homme doit mesurer les impacts de ses choix et de ses activités sur l'environnement et promouvoir un mode de fonctionnement soutenable. Dans cette vision des choses, le respect dû à la nature s'inscrit cependant toujours dans un rapport fonctionnel avec celle-ci.

Qu'est-ce que ces nouveaux rapports à la nature ont changé ?

Ces deux prises de conscience, celle de notre dépendance à la nature et celle de la finitude des stocks, nous obligent à entrer dans une vision beaucoup plus globale et systémique. Elles ont changé notre rapport à l'espace. Les problèmes écologiques ne s'arrêtent pas aux frontières des états (cf. Tchernobyl). Les enjeux environnementaux ne peuvent plus se gérer dans le cadre des limites administratives classiques. Globalement, on doit travailler à l'échelle de la planète. Notre rapport au temps change aussi : la prise en compte des générations futures dépasse de loin les anciennes échéances électorales. Un politique qui veut gé-

rer aujourd'hui un pays sans prendre en compte la manière dont on se chauffera en 2050, c'est un inconscient et un incompétent !

Le problème écologique introduit une autre dimension temporelle à la vie publique (à la politique, au sens grec de *polis* : la vie de la cité) ; et ça, c'est déjà une modification profonde du rapport à la nature. La nature n'est plus un système d'objets infini qu'on peut ponctionner de manière infinie ; avec l'écologie scientifique la nature devient *respectable* dans le sens que l'intérêt de l'espèce humaine veut qu'on tienne désormais compte de la finitude des stocks et de la viabilité de l'écosystème. C'est tout le concept de développement durable. En ce sens, l'écologie scientifique est à la fois dans le prolongement de la pensée cartésienne, puisque l'Homme est

central, tout en marquant une rupture : pour Descartes, la question du respect de la nature n'avait pas de sens. Aujourd'hui, en regard de la finitude des stocks et de notre dépendance à notre environnement, la question du respect de la nature prend tout son sens.



Pourquoi protéger la biodiversité ? On peut répondre à cette question par un argument utilitariste : si le système s'effondre – et on assiste pour l'instant à une chute inégale de la biodiversité – l'espèce humaine est en danger.

Photo D. Costermans

Le « respect » de la nature, ou l'évolution du rapport de l'homme à la nature depuis Descartes.

Quatre approches⁵ balisent l'histoire de ce rapport dans la pensée scientifique occidentale :

- L'approche cartésienne pour laquelle la nature participe au monde des choses et n'appelle donc aucun respect, elle est un ensemble d'objets à maîtriser, elle est au service de l'être humain.
- L'écologie scientifique qui, par le concept d'écosystème, fait émerger une image de l'espèce humaine comme espèce parmi d'autres et comme une espèce dépendante d'un écosystème. Parallèlement, la prise de conscience de la finitude des stocks induit un nouveau rapport à la nature : celle-ci doit être respectée parce que nous en dépendons.
- Ce nouveau rapport à la nature est aussi nourri par une double dimension esthétique et symbolique. La nature n'est pas seulement respectable parce que l'on en dépend mais également pour elle-même, parce qu'elle est belle et parce que nous en faisons partie.
- La Deep ecology se distingue des trois approches précédentes par son refus de l'anthropocentrisme et de l'anthropogénisme : la valeur de référence n'est donc plus l'homme, espèce parmi les autres, mais l'écosystème Terre. La nature doit être respectée à tout prix, même au détriment de l'espèce humaine.

Pourquoi faut-il protéger la biodiversité ? Bien sûr, on peut répondre à ces questions par des arguments d'ordre fonctionnel, utilitariste : il faut protéger les espèces en ce qu'elles font partie du système dont nous dépendons. Si le système s'effondre – et on assiste pour l'instant à une chute inégalée de la biodiversité – l'espèce humaine est en danger.

On reste dans un registre postcartésien : bien que la logique systémique de l'écologie scientifique induise un changement d'attitude radical qui peut justifier des politiques en termes de préservation des espèces et de défense de l'environnement, on reste dans le registre cartésien du primat de la subjectivité.

Aujourd'hui, ces visions de la nature s'accompagnent aussi de valeurs esthétiques.

Mon sentiment, c'est que le nouveau rapport à la nature qui est en train de s'installer depuis vingt ou trente ans va au-delà du rapport fonctionnel à la nature et comporte une double dimension supplémentaire: une dimension *esthétique* et une dimension *symbolique*. Une dimension esthétique ça veut dire quoi ? L'esthétique, c'est la question du rapport au beau. C'est une dimension fondamentale de l'existence humaine. Elle ne peut pas être considérée comme un surplus. On a toujours tenu compte de l'esthétique. Chez les Grecs, le Beau est une valeur universelle (comme le Vrai et le Bien) et cette dimension esthétique se retrouve aussi dans toutes les sociétés primitives.



Le nouveau rapport à la nature comporte une dimension esthétique. On respecte la nature parce qu'elle est belle. Ancolie des Alpes. Photo D. Costermans

Et pour ce qui est du rapport à la nature, regardez tout ce qui sort aujourd'hui sur la nature : les bouquins (la nature vue du ciel), les émissions naturalistes, qui vantent la beauté de la nature, le rapport à la nature ou le respect de la nature... La nature est vue comme une œuvre magnifique.

Dans la dynamique sociale qui s'est instaurée ou qui s'instaure pour le moment, il y a la prise de conscience que la nature est aussi un *patrimoine*, c'est-à-dire un

⁵ Ces quatre approches se trouvent détaillées dans les articles suivants : Feltz, B., 2003, *L'écologie entre nature, science et société*, in « Dossier écologique », *Revue Louvain* – n°141, paru sur <http://www.etopia.be/spip.php?article120>. FELTZ, B., 2006, *Op. Cit.*

bien dont nous héritons et que nous devons transmettre (avec cette notion juridique de *succession*) mais aussi un bien que nous nous devons de faire fructifier – ou à tout le moins, préserver. Au même titre que les Pyramides ou que les Gilles de Binche, la patrimonialisation de certains sites naturels, comme les grands parcs nationaux aux Etats-Unis, porte ceux-ci au rang d'un objet qui enrichit l'humanité, qui appartient à l'ensemble de l'humanité, et que l'ensemble de l'humanité s'engage à protéger. La notion de patrimoine implique une sorte de contrat ; c'est une reconnaissance qui en même temps se pose comme une sorte engagement.

Il faut donc respecter la nature non seulement parce qu'elle nous sert, mais aussi parce qu'elle est belle et parce qu'elle a une valeur patrimoniale. Nous sommes toujours dans un rapport post-cartésien à la nature, fonctionnel, mais doublé d'une dimension esthétique, patrimoniale et symbolique. La dimension symbolique, c'est quoi ? C'est Darwin contre Descartes. Après Darwin, on peut voir l'homme et la culture comme l'apothéose du vivant. Depuis Darwin, on entre dans un autre rapport à la nature, celui du ré-enracinement, celui de la re-naturalisation de l'Humain. Du coup, les singes sont nos cousins. Nous nous réconcilions avec la nature dont nous sommes issus. Cultiver la majesté d'une forêt, c'est aussi cultiver la majesté de l'Homme.

Ce rapport symbolique à la nature s'inscrit toujours dans une vision du monde moderne et anthropocentrique, contrairement au quatrième courant (voir encadré), la deep ecology, après celui de la nature « chosifiée », après la vision systémique de l'écologie et la prise de conscience de la finitude des stocks. Pour les tenants de cette conception, la valeur de référence qui s'impose aux hommes, c'est la nature, et en particulier l'écosystème Terre. On quitte le primat de la subjectivité. L'espèce humaine redevient une espèce comme les autres, voire une espèce qui se développe au détriment des autres espèces et met en danger l'écosystème. Dans ce courant, il s'agit de promouvoir une attitude de respect de la nature qui voit en toute intervention humaine une interférence néfaste, un artifice. Les valeurs ne sont plus données par l'homme, mais par la nature.

Lors du séminaire, nous avons beaucoup parlé d'espaces ouverts et de paysages. Qu'en est-il du rapport de l'homme au paysage ?⁶

D'abord, il faut bien comprendre qu'en Europe occidentale, la nature est profondément marquée par l'homme. Chez nous, toute nature est le fruit d'une histoire commune avec l'humain. Sous nos contrées, pas de forêt vierge ; partout la nature est entretenue. Cette précision nous permet de rapprocher les rapports de l'Homme à la nature et au paysage, puisque l'un et l'autre sont les produits d'une interaction avec l'humain.

Le rapport cartésien à la nature se construit donc sur une distinction nature/culture qui n'est plus tenable. Les oppositions naturel/artificiel deviennent poreuses. La nature est à la fois un *donné* dans lequel s'inscrit l'activité humaine et un *produit* de l'activité humaine elle-même. Ce paradoxe qui pose la circularité de la relation entre naturel et humain marque également le rapport au paysage. Le paysage est à la fois un donné naturel – le relief, par exemple, la montagne, la mer – mais tout paysage implique le regard de l'humain. Bien plus, la plupart des paysages sont eux-mêmes profondément marqués



Tout paysage implique le regard de l'humain.
Photo D. Costermans

⁶ Ces propos sur le paysage sont extraits de l'article : Feltz, B., 2006, Op. Cit.

par la présence et l'activité humaines – les alpages en montagne, l'agriculture en plaine, les organisations urbaines en ville et jusqu'à la forêt gaumaise. Le paysage est à la fois un lieu de l'inscription de l'activité humaine, son arrière-plan, et le produit de cette activité.

Pourtant le paysage ne se réduit pas à l'environnement. Il est chargé de valeurs esthétiques, patrimoniales, culturelles.

Exactement. Cette dimension esthétique qui, comme nous l'avons vu, caractérise ce nouveau rapport à la nature, prend cependant une forme différente en ce qui concerne le paysage. Le respect de la nature implique la dimension esthétique mais insiste sur une logique de préservation, tandis que le respect du paysage se situe dans le registre de l'action, de l'inventivité. Il s'agit de construire un monde où l'humain soit « chez soi », y compris dans les dimensions esthétiques de cet habitat. Cette inventivité esthétique a sans doute à tenir compte d'une histoire, d'un environnement et d'une nature spécifiques, mais elle relève bien d'une inventivité.

Plus haut nous avons souligné la dimension symbolique du rapport à la nature à partir de la notion d'appartenance. Les théories de l'évolution ont montré que l'humain émerge d'un processus naturel. L'amour de la nature est donc associé à un sentiment d'appartenance, de réconciliation avec la dimension corporelle, voire animale, de la condition humaine.

Il faut souligner une dimension esthétique symbolique du paysage. La dimension esthétique et l'inventivité en jeu dans le paysage en font un produit culturel beaucoup plus spécifique que la nature. Alors que le sentiment d'appartenance à la nature conduit à une prise de conscience d'universalité de la condition humaine, l'inventivité liée à l'histoire du paysage oriente au contraire ce dernier vers une symbolique de spécificité culturelle, au point d'associer certains paysages à l'identité culturelle. La logique de la défense des paysages peut relever d'une même logique de repli identitaire.

Enfin, si vous vous souvenez de ce que nous avons dit plus haut, à savoir qu'au-delà du

rapport strictement fonctionnel à la nature, la prise en compte de sa dimension esthétique ouvrirait à la possibilité du respect, vous comprenez alors le lien qu'on peut faire avec le concept de patrimoine, qui met en œuvre une forme de respect. Considérer certains sites naturels comme faisant partie du patrimoine mondial, au même titre que certaines réalisations humaines, traduit l'importance d'un respect qui prend en compte cette valeur « intrinsèque » de la nature. Ceci dit, dans ce nouveau rapport, l'être humain reste bien à l'origine de l'attitude de respect. C'est l'être humain, en fonction de ses émotions et du système de valeurs qu'il établit, qui décide de respecter la nature et de protéger certains sites. On reste donc dans le cadre d'une éthique à la fois anthropocentrique et anthropogénique : l'être humain est à la fois la valeur centrale et l'auteur de l'éthique.



Pour ce qui est de la forêt, la meilleure façon de concilier la productivité et l'esthétique, c'est une gestion intelligente et durable. Laie de chasse dans une chênaie-hêtraie au nord de Beauraing. Photo D. Costermans

A propos de valeurs, n'y a-t-il pas une tension entre certaines valeurs esthétiques et patrimoniales et les contraintes imposées par la finitude des stocks ? Dans le cadre d'une crise alimentaire, par exemple, préserver un paysage de l'homogénéité de l'agriculture intensive pourrait sembler un luxe.

Pourtant, si on prend l'exemple de la forêt, on comprend que la meilleure façon de concilier la productivité et l'esthétique, c'est une gestion intelligente et durable. Mais il est d'autres cas où il y a conflit entre la logique de production économique et la préservation de valeurs patrimoniales, par exemple dans le cas de l'agriculture intensive qui appauvrit et homogénéise les paysages. Actuellement, on revient en arrière pour des raisons économiques. Paradoxalement, la conjoncture économique actuelle donne un nouveau poids aux valeurs esthétiques et paysagères qu'elle a niées depuis quarante ans. On se rend compte que la valeur esthétique, patrimoniale ou écologique d'un paysage a aussi une valeur économique. Ces nouvelles valeurs résisteront-elles aux demandes du marché des biocarburants ou du marché alimentaire ? La question est complexe, et la tension est réelle.

Assiste-t-on à l'émergence d'une nouvelle esthétique qui accompagne les nouvelles technologies issues du développement durable ? Prenons l'exemple des éoliennes. Qu'en est-il de l'intégration culturelle de ces nouvelles technologies ?

En tout cas c'est un nouvel élément qui émerge et dont il faut interroger l'aspect esthétique, mais pas seulement parce qu'il y a aussi des nuisances en terme de bruit, d'ombres... Ce n'est pas parce que c'est une énergie propre qu'elle est sans inconvénients et qu'on ne doit pas réfléchir à son inscription dans le paysage. C'est une nouvelle question parce que c'est un nouvel objet ; mais c'est un objet qui comporte toutes les dimensions de tout nouvel objet... Les dimensions esthétiques mais aussi d'éventuelles nuisances sonores ou paysagères. Ce qui me frappe, c'est que naïvement certaines administrations pensaient que ça ne poserait pas de problème. Ce n'est pas parce que c'est une énergie propre que ça peut être placé n'importe comment ! Ça montre bien qu'on n'est pas dans un arbitraire et qu'en aménagement du territoire les parcs éoliens, ça doit être réfléchi, pensé intelligemment.



Ce n'est pas parce qu'une énergie est propre qu'il ne faut pas réfléchir à son inscription dans le paysage. Parc d'éoliennes d'Obaix-Buzet à Rosseignies. Photo D. Costermans

Dans les débats sur l'implantation des éoliennes, il y a une dimension culturelle et esthétique forte.

Il y a les deux dimensions ! Le fait que ce soit une énergie propre fait que beaucoup de gens sont plus tolérants aux inconvénients. D'un autre côté les gens pensent à leur mode de vie, l'impact sur la faune, la flore... mais c'est culturel, c'est certain !

C'est là que je fais toute la distinction entre une technique et une technologie ; l'ingénieur vit sur l'illusion qu'il travaille sur de la technique et que la technique est neutre. Une fois que vous mettez une technique dans une société ça devient un objet culturel et ça a des impacts à tous niveaux ! Prenez le moteur à explosion : le technicien du moteur à explosion n'est certainement le mieux placé pour penser la problématique de la mobilité. Le choix de la voiture comme mode de transport privilégié a un impact sur la mobilité mais le choix de la voiture comme mode de transport privilégié, c'est une question technologique, pas une question technique. Les conséquences sociales, culturelles, économiques et politiques d'un choix technologique sont presque immédiates. C'est le cas des éoliennes. En laboratoire c'est un nouveau mode de production énergétique fantastique. Mettez une éolienne dans une société et ça devient un objet culturel, avec les débats inhérents autour des significations, de l'esthétique, du symbolique de la localisation, de l'impact économique...

La dimension esthétique n'est-elle pas intrinsèque à une approche écologique de la nature ?

Je ne suis pas sûr que l'écologie scientifique intègre spontanément la dimension esthétique. L'approche scientifique reste une approche strictement quantitative. Lorsque vous voyez un arbre, vous ne vous dites pas : « Quel magnifique système de transformation énergétique ! » Non seulement le scientifique voit en l'arbre un système de transformation énergétique mais d'emblée il quantifie. Par exemple, il quantifie la surface des feuilles et en extrapole la rentabilité énergétique. La question posée par l'agronome, ce sera celle du rendement du résineux par rapport au feuillu dans le rapport au système de transformation énergétique. Je ne suis pas sûr que l'écologie scientifique intègre spontanément les dimensions esthétiques.

Comment est-on passé de l'écologie scientifique à l'intégration de cette dimension esthétique, alors ?

Il n'y pas une séquence à proprement parler. Les gens qui aiment se balader dans les bois, il y en a des tonnes et beaucoup n'ont jamais entendu parler du concept d'écosystème ! Le rapport esthétique est plus spontané dans la population que cette prise de conscience des stocks finis, ou du concept d'écosystème – prise de conscience qui relève d'une démarche intellectuelle. Le discours scientifique n'est même pas à prendre comme le moteur de la dimension culturelle de ce nouveau rapport à la nature : il y a des gens qui vivaient dans une nature qu'ils aimaient bien, puis il voient qu'on leur impose des choses ou qu'on ne respecte pas leur environnement alors que ça pourrait être respecté... Il ne faut pas voir une sorte de séquence linéaire et causale Descartes/écologie scientifique/esthétique. Il y a toujours eu cette tendance d'un rapport à une nature que l'on aime, à la nature que l'on aime comme ses racines, indépendamment des théories de l'évolution d'ailleurs. Parallèlement à Descartes, il y a Goethe et tout le courant romantique, la Naturphilosophie en Allemagne... Au XVIIIème et XIXème s., la Naturphilosophie menait de front une démarche scientifique avec cette volonté de respect de la nature, cette dimension esthétique. La tradition allemande et le monde germanique sont sensibles à la nature tandis que le monde latin est plus dans une logique de maîtrise de la nature. Mais même chez nous, il y a toujours eu des naturalistes et de simples défenseurs de la nature qui réagissent en fonction de leurs émotions, de leur ressentis et qui n'ont pas particulièrement étudié l'écologie scientifique. Il ne faut donc pas voir l'émergence de la dimension esthétique dans le discours écologique comme une séquence mais plutôt comme un décloisonnement.

Mais les mesures qui dérivent de l'écologie scientifique en termes de gestion, d'aménagement etc. ne se doivent-elles pas d'intégrer les dimensions esthétiques ?

Il faut distinguer les choses. Prenez l'agriculture : l'objectif de l'agriculture, c'est de nourrir la population. Dans les années soixante, on s'est dit que si pour nourrir la population, il fallait arracher les haies... les haies devenaient secondaires. Actuellement, ce sont

d'autres considérations d'ordre économique qui font que l'on en vient à intégrer la dimension esthétique de l'environnement ou du paysage et donc, que l'on assiste à ce que l'on pourrait qualifier de retour en arrière, où l'on replante des haies. Mais c'est un débat, et une analyse strictement écologique n'aboutira pas nécessairement à la conclusion qu'il faut maintenir des haies pour avoir une agriculture rentable. En clair, une contrainte esthétique peut aller à l'encontre de certaines considérations écologiques. La dimension esthétique doit s'imposer dans certaines démarches. Par exemple, elle est incontournable en aménagement du territoire ; si un aménageur du territoire n'intègre pas la dimension esthétique, alors là c'est la catastrophe ! Par contre, dans le chef d'un agriculteur, c'est moins catastrophique. L'aménageur, c'est le concepteur ; pour le concepteur d'un territoire et de son aménagement, la dimension esthétique est une dimension fondamentale. Vous n'imaginez pas un aménageur, voire un architecte, dire qu'il ne tiendra aucun compte de la dimension esthétique du projet : il est mis hors-la-loi dans la profession ! Prioriser la dimension esthétique en aménagement, c'est un choix.

Ca nous amène à la question : qu'est-ce qui détermine la valeur esthétique de quelque chose ?

Comme on l'a dit plus haut, le Beau est une valeur universelle. C'est une dimension fondamentale de l'existence humaine. Les Grecs en avaient déjà fait l'un de leurs universaux, avec le Vrai et le Bien. Mais le rapport au Beau est aussi particulier. C'est comme le rapport au Vrai. Par rapport au projet cartésien de départ (la raison donne accès au VRAI), le XXème siècle, c'est la prise de conscience que la rationalité donne accès à des vérités partielles. Est-ce l'échec de la modernité ? Est-on dans le post-modernisme, qui prend acte de l'échec du projet moderne et selon lequel la raison n'est pas le lieu de l'accès au Vrai, au Bien, au Beau ? Je crois qu'à côté de cette position relativiste, il y a une place pour une modernité critique. Reconnaître la finitude de la raison n'est pas nier son importance. Dans le rapport au Vrai, au Bien et au Beau, et donc à l'esthétique, la modernité critique constate qu'on est dans une tension continue entre des valeurs particulières qui tendent à l'universel. Quant au critère du Beau... on est dans le culturel, effectivement, mais chaque culture est porteuse d'universel ; c'est tout un débat.



*Dans les années soixante, l'objectif de l'agriculture, c'était de nourrir la population. Quitte à arracher les haies... Aujourd'hui, d'autres considérations, environnementales, écologiques, patrimoniales, font qu'on les replante. Bocage du Pays de Herve.
Photo D. Costermans*

La modernité critique

La crise de la modernité au XX^{ème} siècle donne lieu à plusieurs réactions. La position post-moderne est totalement relativiste : elle ne fait plus confiance à la raison. La modernité critique, elle, continue à faire confiance à la raison, tout en reconnaissant la finitude (les limites) de celle-ci.

« Une attitude post-moderne reviendrait à nier la spécificité, voire l'intérêt du discours de l'expert. L'attitude moderne critique prend en compte le fait que la science est produite en situation particulière, par conséquent n'échappe pas aux jeux des intérêts, mais se marque par une dynamique intellectuelle qui, in fine, peut-être irréductible à ses lieux de productions. La non-neutralité de l'expert est reconnue, sans que la suspicion soit radicale au point de remettre en cause la spécificité du discours scientifique. »
(La Science et le Vivant, p. 79)

Existe-t-il des experts en esthétique ?

En aménagement du territoire, la question de l'expert est très importante. Qu'est-ce que c'est qu'un expert ? C'est un spécialiste d'une discipline scientifique particulière. Est-ce qu'il y a un sens à dire qu'il y a des experts en esthétique ? Oui, il y a des experts en esthétique : des historiens de l'art, des personnes qui ont une grande connaissance du contexte culturel, de l'histoire du paysage, des matériaux... Mais est-ce que les experts en esthétique peuvent imposer leur esthétique à toute une communauté ? C'est un sacré débat. La problématique de l'expertise est déjà compliquée dans le rapport aux sciences de la nature. Prenons l'exemple du nucléaire et de l'expert en radiations ionisantes. Quelle est la place de ce spécialiste dans le débat sur les centrales nucléaires ? Dans un modèle classique, le scientifique tient le discours technique, mais une centrale, c'est une technologie et donc, toutes les autres dimensions doivent être présentes de manière interdisciplinaire. On est dans un pluralisme d'expertises. D'autre, part la décision est politique ! Il faut distinguer le technique du politique, l'état de fait d'un choix de valeurs : le « il est » ne donne jamais un « tu dois » ! Le scientifique est le spécialiste des faits ; par contre le politique est le lieu de la définition et du choix de valeurs.

En aménagement du territoire nous sommes dans un registre où il y a une pluralité d'expertises puisqu'on est dans l'interdisciplinaire, et d'autre part, il y a un choix de valeur qui doit intégrer une discussion avec la population. Où se situe l'expert en esthétique ? Est-ce qu'on peut dire qu'il peut être mis sur le même pied que l'expert en radiations ionisantes de notre centrale nucléaire ? Il faut admettre que ça se discute. L'expert en esthétique peut inciter à répéter ce qui s'est toujours fait et il n'y aura pas d'évolution esthétique. Il peut aussi imposer une esthétique en rupture radicale par rapport aux souhaits de la population, et par là participer à la création d'un nouveau patrimoine. Mais la prise de décision finale relève du lieu politique, non pas des politiciens, mais du lieu politique, le lieu de la décision politique en fonction des valeurs et en fonction de la culture ; il y a des lieux de négociations. Le problème c'est que l'expertise se définit souvent comme lieu de pouvoir ; je pense que l'expertise apporte un point de vue qui doit rentrer dans la négociation et qui ne peut pas apparaître comme apodictique, comme dirait Kant, c'est-à-dire indiscutable.

On parle souvent d'expertise habitante dans le sens d'un savoir, d'une connaissance portée par les habitants (connaissances des usages par exemple), et on présente cette connaissance habitante comme une expertise dans le champ de la participation. C'est peut-être une façon de placer cette expertise au même niveau qu'une expertise scientifique ou esthétique dans la négociation que de dire de l'habitant est porteur d'une connaissance.

L'expertise habitante doit être prise en compte, elle est un point de vue et le discours scientifique a tendance à être univoque.

Il en est pour dire que moins l'expert a à dire, plus la démocratie pourra jouer ; qu'il faut une science faible pour défendre les intérêts de la population ; que dans une vision relativiste postmoderne la science serait une expertise parmi d'autres. Il faut adopter une attitude critique par rapport à cela car il existe beaucoup de contre-exemples (comme la climatologie)... Actuellement, seule la science est capable de résister aux puissances économiques, parce que le politique ne joue plus ce rôle. Il ne faut pas oublier que dans la science, il y a une visée à l'universalité. Il est certain

que l'ouverture de la dynamique sociale ne peut pas se faire dans une logique technocratique qui de façon descendante vise juste à convaincre les gens que c'est bien... La modernité critique amène à reconnaître une pluralité de points de vue mais insiste aussi la spécificité de chacun.

Et puis qui décide... en stricte logique, c'est le politique. Il y a des gens qui trouvent ça étonnant mais c'est de la saine démocratie. Bien entendu en prenant en compte le discours des experts, on évite l'arbitraire. On est dans un registre de confrontation des points de vue et d'élaboration d'un système qui doit rencontrer l'ensemble des points de vue définis.

Conclusion

Bernard Feltz nous a permis de mettre en perspective nos pratiques d'aménageurs ou d'experts en aménagement du territoire et nos représentations du rapport homme/nature dans ses expressions scientifiques, techniques, esthétiques ou symboliques. La complexité de ces rapports homme-nature et de ses expressions met au centre du débat la question de l'expertise en aménagement du territoire, en termes de contenu, de méthode et de communication dans les espaces de décision politique.

Bibliographie

FELTZ B. (2003). *L'écologie entre nature, science et société*. « Dossier écologique », Revue Louvain – n°141, paru sur <http://www.etopia.be/spip.php?article120>

FELTZ B. (2003). *La science et le vivant*. De Boeck, Bruxelles

FELTZ B. (2006). *Paysage et philosophie : la construction de l'artificiel*. VANDER GUCHT, D. et VARONE, F. (Eds). Regards croisés sur le paysage, La lettre volée, Bruxelles.